



LETTRE PAROISSIALE

du Temple-Neuf

Place de la Comédie - 57000 - Metz
templeneufdemetz@gmail.com

Hebdomadaire n° 7 – 10 mai 2020

PREDICATION

Evangile de Luc 19, 37-40

“37 Il approchait déjà de la descente du mont des Oliviers lorsque toute la multitude des disciples, tout joyeux, se mirent à louer Dieu à pleine voix pour tous les miracles qu’ils avaient vus. 38 Ils disaient : Béni soit celui qui vient, le roi, au nom du Seigneur ! Paix dans le ciel et gloire dans les lieux très hauts ! 39 Quelques pharisiens, du milieu de la foule, lui dirent : Maître, rabroue tes disciples ! 40 Il répondit : je vous le dis, si eux se taisent, ce sont les pierres qui crieront !” (Luc 19:37-40 NBS)

Chers amis,

Qui parle au nom de Dieu ?

Terrible question, la réponse quant à elle est excessivement complexe. Dans notre récit nous rencontrons des pharisiens, des disciples de Jésus, Jésus lui-même et des pierres. Qui est le porte-parole de Dieu ?

Si nous lisons la péricope entière (il s’agit de l’entrée triomphale de Jésus à Jérusalem), notre réflexion s’attachera à l’histoire de l’ânon sur lequel monte Jésus pour franchir les portes de la ville, ou sur les vêtements que la foule met sur la route du triomphe du jour des Rameaux ou encore sur Jésus qui pleure sur la ville de Jérusalem. Il est assez peu probable que le prédicateur aborde la question du chargé de communication de Dieu sur terre... Pas seulement par pudeur mais surtout par embarras car la question est perturbante.

Nous aimons les situations claires et simples surtout dans le domaine de la foi et de la religion car le monde est déjà suffisamment complexe. La simplicité biblique, tant prônée par le dicton populaire, ne trouve d’écho religieux que chez les escrocs de la Parole car rien n’est simple dans la Bible. Ces quelques versets en sont une illustration remarquable.

Historiquement, les porte-paroles de Dieu sont les pharisiens dans notre passage. Ils constituent un groupe religieux de stricte obéissance. Ils sont à la fois hors du monde et dans le monde comme l’apôtre Paul le dira des chrétiens. Hors du monde, car ils cherchent à se séparer du peuple, de la foule qui réalise trop de compromis entre Dieu et la société en cherchant à atténuer les exigences divines pour

les rendre compatibles avec la vie ordinaire. Pour autant, cette vision des choses développée par les personnes communes tend à rendre le monde plus habitable en y introduisant des commandements divins pour cheminer vers une société meilleure à défaut d'être idéale. Les pharisiens refusent ce schéma de pensée ainsi que les compromis, même s'ils enseignent leurs semblables et cherchent à les convertir à leur radicalité. Ainsi Dieu sera en mesure de leur offrir le salut qu'il promet. Les pharisiens se coupent du monde tout en y prêchant leur vision de Dieu pour le salut des croyants. Les premiers chrétiens sont très proches d'eux au niveau de la doctrine et de la pédagogie, seul le message change. Les pharisiens observent à la lettre les prescriptions de la loi de Moïse et sont fidèles aux enseignements bibliques. Ils forment un groupe de purs au sein de la société juive de la Palestine du temps de Jésus. Ceci est attestée par leur identité même, le mot pharisien peut se traduire par l'action de « séparer » ou « expliquer » ce qui correspond à leur vocation : se séparer des tièdes et enseigner la Parole.

Tout devrait bien se passer pour eux, fidèles à l'enseignement et à la tradition, zélés au niveau de la loi et de la pratique religieuse. Mais Jésus les exécra et réciproquement. Cela nous pose un problème puisque nous nous réclamons du christianisme. Sinon, ces pharisiens nous sembleraient parfaits. Dans nos quelques versets, ils représentent le canal historique de la parole de Dieu.

En face d'eux voici les disciples. Ils sont agités, ils louent Dieu de manière désordonnée, ils ne respectent pas les rites et l'ordre liturgique, ils se laissent aller et cassent les codes. L'exaltation bénéficie de la force de l'enthousiasme mais occasionne un certain trouble. La quiétude est malmenée, la nécessaire réserve et retenue de la rencontre du fidèle avec Dieu est chahutée. La joie sait être communicative et emporte sur son passage beaucoup de tiédeur, elle sait raviver des convictions assoupies comme en ce jour de la fête des Rameaux. La foule est désinhibée, elle se dévêt devant Jésus pour poser sous les pieds de l'âne ses vêtements. Les disciples et la foule sont exaltés. Ils sont entrés dans l'espérance du règne imminent de Dieu, dans l'approche du salut prochain, plus rien ne compte si ce n'est cette proximité avec Dieu. La loi, les prophètes, la religion s'effacent devant l'immédiateté de la rencontre avec Dieu, c'est la seule chose qui demeure à leurs yeux. Les disciples représentent alors le canal hystérique de la parole de Dieu.

Quant à Jésus, il ne dit rien... si ce n'est que les pierres peuvent parler si Dieu le décide. Autrement dit, en toutes circonstances Dieu peut faire entendre « sa voix » même si toutes les personnes qui s'expriment en son nom sont audibles ou inaudibles. Dieu peut s'exprimer à travers le silence, à travers les pierres, à travers l'âne de Balaam (Nombres 21/8) ou par l'intermédiaire d'une brise légère (1 Rois 19/12). Bien entendu, il peut également s'exprimer par les canaux historiques ou hystériques... D'où la grande question du début de notre méditation : qui parle au nom de Dieu, à travers quels orateurs qui s'expriment en son nom est-il possible de percevoir son message ?

Les églises chrétiennes n'ont pas le monopole de la parole de Dieu. Il en va de même de l'ensemble des expressions religieuses ou philosophiques ainsi que des mouvements politiques ou sociaux, tous peuvent être porteurs d'une Parole même si ce n'est pas leur vocation première car Dieu se laisse la totale liberté de son expression. C'est bien le message de Jésus dans ce texte. Même les pierres peuvent parler en son nom, or habituellement elles sont silencieuses.

Mais qu'en est-il de nos Églises, de nos théologies dont a priori la vocation première est d'être la voie naturelle de l'expression de la volonté divine. Elles n'ont pas le monopole du discours divin. Même au sein de la multiplicité de leurs expressions publiques, il n'est pas certain d'y trouver la volonté de Dieu. Serions-nous dans une impasse ?

Nous venons de commémorer la victoire sur le nazisme et ses régimes associés. Le débat théologique au sein de l'église protestante allemande des années 1930 est très éclairant sur la Parole de Dieu, sur les versets emblématiques qui permettent de construire une théologie et sur ce qu'est la compréhension que nous avons individuellement de l'obéissance à la volonté de Dieu. Je vous invite à faire un peu de dogmatique car les questions posées il y a 90 ans et qui restent très actuelles. Quatre théologiens sont signifiants pour ce débat.

Emmanuel Hirsch fut le maître à penser des Chrétiens Allemands qui se sont ralliés à Hitler. Certes, le mouvement a cru en un homme politique providentiel venu au secours de la nation et du pays mais il y a aussi un discours théologique qui sous-tend cette adhésion. Hirsch parle d'expérience religieuse, de certitude de la foi qui s'émancipe des dogmes et des grands principes indiscutables du christianisme. Il met en avant la nouveauté radicale de Jésus qui apporte le glaive et le feu sur la terre. Il n'est pas concevable de se contenter d'une foi tiède qui n'est pas engageante et qui ne s'inscrit pas dans le génie d'un peuple. La théologie se met au service d'une idéologie et participe à sa construction en y incluant des éléments bibliques et une approche spirituelle.

Paul Tillich fut un opposant résolu de la première heure aux thèses nazies. Il a participé au combat politique en prenant position et en publiant des ouvrages où ses convictions étaient explicites. Il alliait politique et théologie en intégrant la réflexion sur la culture. Pour lui, la révélation de Dieu peut prendre des formes diverses, une émotion esthétique, un sentiment noble ou être accessible par la raison. Tillich ouvre le champ de la révélation divine mais refuse totalement de l'inscrire dans un roman national ou dans un génie populaire ethnique comme le font les Chrétiens Allemands.

Karl Barth, de sensibilité politique identique à celle de Tillich, engagé activement mais seulement après l'accession de Hitler au pouvoir, prend des positions théologiques radicalement différentes. Pour Barth et les signataires de la confession de Barmen, Dieu ne se révèle que dans l'Écriture et n'est aucunement accessible par des moyens ou efforts humains. Il y a une étanchéité radicale entre l'homme et Dieu qui ne se laisse appréhender qu'à travers sa seule grâce. La radicalité théologique de Barth n'exclut pas l'engagement dans la société mais elle se veut séparer croyances religieuses et organisations politiques.

Émil Brunner sera le quatrième théologien de ce débat. Il accepte totalement l'idée que la Bible est le seul lieu de la révélation de Dieu mais il estime que la foi chrétienne résulte d'une rencontre active entre l'être humain et Dieu. Il n'envisage pas que la conscience humaine ne joue aucun rôle face à la grâce de Dieu.

Ce débat peut paraître abstrait mais il pose bien le problème de la parole de Dieu. N'existe-t-elle de manière définitive que dans la lecture de la Bible et en ce cas comment l'actualiser, s'il faut l'adapter à nos époques contemporaines. Barth disait que le chrétien tient la Bible dans une main et le journal dans l'autre pour se forger son opinion et prendre ses décisions. La Bible éclaire l'actualité. Tillich estimait qu'il faut savoir réinterroger les grands principes dogmatiques chrétiens et les actualiser selon les contextes des sociétés humaines. La compréhension de Dieu peut évoluer. Il lui semblait également que le christianisme ne pouvait pas rester silencieux devant certaines évolutions de la civilisation et que l'engagement était un impératif dans des circonstances graves. Les Chrétiens Allemands, quant à eux, avaient choisi un homme providentiel et croyait au génie intrinsèque d'un peuple.

Quelle voix, quel discours théologique porte la parole de Dieu ? La question reste ouverte, même s'il apparaît qu'en aucun cas l'Église ne peut se mettre au service aveugle de l'ambition d'une cause et croire en une nation élue. La Bible est le socle de notre foi. Il faut pourtant accepter que nous n'en connaissions au mieux que certains passages. Tout n'est pas lu au cours des cultes. Certains versets sont écartés, pas nécessairement parce qu'ils déplaisent mais simplement parce qu'ils semblent peu

pertinents. La Réforme a privilégié certains passages, en particulier ceux qui traitent de la grâce de Dieu et de l'éthique individuelle du croyant. Les notions d'universalité de l'Église et de communion entre les croyants ont été relativisées. En général, le protestantisme favorise la liberté de l'individu face à la solidarité du groupe, tout en veillant à conserver des équilibres acceptables. Nos théologies influencent les modèles sociaux et en retour ces derniers pèsent sur nos discours religieux. Tillich a raison d'affirmer qu'il existe un lien entre nos modes de vie, de pensée et notre pratique religieuse. Barth nous rappelle que la Bible interpelle nos existences.

Dans quels lieux, Dieu laisse-t-il entendre sa Parole ? Là où nous savons l'écouter.

Notre Dieu, ouvre nos oreilles et nos cœurs. Amen.

Pasteur Pascal Trunck – TNM 10 mai 2020

Job et la question du mal

Dans notre monde sécularisé, le mal est un scandale, au sens littéral du terme : le *skandalon* est la pierre qui fait trébucher. Nous ne l'acceptons pas et lui cherchons une explication. Job nous propose une première réponse biblique. Écrit il y a environ 2500 ans, ce texte est l'un des premiers, sinon le premier, à aborder la question du mal et à interroger le sens de la souffrance.

Le livre de Job peut se lire comme une histoire en trois parties. Dans une première étape, le diable passe un contrat avec Dieu concernant son serviteur Job : Job t'adore, dit-il en résumé, parce que tu lui as tout donné. Que se passerait-il s'il perdait tout ? « Je parie qu'il te maudira en face (I, 11) ». Selon le principe de la rétribution, que l'on trouve dans toutes les traditions religieuses, si l'on se conduit avec justice, on doit être récompensé, et si on se conduit mal, on doit être puni. Or Job fait l'expérience inverse : lui qui a agi avec justice subit des malheurs immenses et injustifiés. Ne faisons-nous pas nous-mêmes le même constat ? Des crapules infâmes peuvent mener une existence tranquille et heureuse, alors que des hommes honnêtes dans leur vie peuvent subir les pires injustices. Job s'élève contre cette doctrine de la rétribution, et refuse de se l'appliquer à lui-même ; selon lui, elle ne le concerne pas et il maudit le jour de sa naissance : « Périsse le jour où j'allais être enfant ! » (2, 3a).

La deuxième étape voit intervenir les amis de Job : ceux-ci lui suggèrent de s'interroger plus profondément : sans doute doit-il ses malheurs à des motifs cachés, ou qu'il se nie. « Tu as osé dire : ma doctrine est irréprochable, et je suis pur à tes yeux ! (...) Ah ! si seulement Dieu intervenait, tu saurais que Dieu oublie une partie de tes crimes » (11, 4-6). En cela, ces amis, non seulement ne s'appliquent pas ce raisonnement à eux-mêmes, comme si le mal ne les concernait pas, mais ils se posent en juges de Job. Ce comportement de donneurs de leçons était fustigé par Luther pour qui, au contraire « c'est l'expérience qui fait le théologien », c'est-à-dire, avoir vécu soi-même des épreuves. C'est ce que ne font pas les théologiens de cabinet, prompts à défendre des principes purement théoriques tels celui de la rétribution : s'il m'arrive un malheur, disent-ils, c'est que j'ai péché. Je l'ai bien mérité.

Dieu, qui a écouté les deux partis, réfute alors la thèse des amis de Job. Mais au lieu de répondre directement à Job, il lui pose des questions, et fait passer devant lui toute la création, en inversant avec humour les rôles : « je t'interrogerai et tu m'instruiras » (38, 3). La conclusion de cette histoire est que la souffrance n'a pas de sens : ni celle des amis de Job, ni celle de Job lui-même qui la trouve injustifiée. Job reconnaît qu'il ne peut rien savoir sur les desseins de Dieu ; ce qu'il a vécu est pour lui l'occasion d'une traversée qui lui a permis d'avancer dans son humanité et de considérer les choses

différemment. (« Je ne te connaissais que par oui-dire, maintenant mes yeux t'ont vu. Aussi j'ai horreur de moi et je me désavoue » (42, 1-6).

Cette idée de l'inanité de la théorie de la rétribution, nous la retrouvons dans le Nouveau Testament : en Jean, chapitre 9, Jésus croise un homme aveugle de naissance. A ses disciples qui lui demandent « Rabbi, qui a péché, lui ou ses parents ? », Jésus répond que ce n'est pas la question. Cette cécité de l'aveugle est pour lui l'occasion d'une rencontre avec Dieu, qui va modifier sa vie. Du récit de miracle qui suit, retenons la leçon : il n'y a pas lieu de se résigner ; il est possible de se dresser contre le mal, de protester contre la fatalité. Contre le fléau qui vient nous agresser, nous pouvons agir, comme aujourd'hui les personnels soignants dans leur totalité, comme nous-mêmes dans notre comportement quotidien, et c'est aussi le sens du confinement. Chacun d'entre nous peut et doit agir à sa manière et dans ses moyens, contre le mal.

Le mal n'est donc pas une punition en réponse à nos péchés. Il arrive par hasard, sans raison particulière. De même le plaisir n'est pas une récompense ; soyons-en heureux et rendons grâce. Après tout, c'est une tendance profonde de l'être humain, d'osciller entre le souci de soi et ce que le philosophe protestant Olivier Abel nomme l'insouci de soi. Or, nous soucier de nous, nous préoccuper de notre salut n'est pas à notre portée. Ce que nous avons de mieux à faire, c'est de faire le bien pour le bien, comme nous le recommande Calvin et, pour le reste, de nous en remettre à Dieu.

Christian RASETA



Job parlant à ses amis, tableau non daté (XVIIe siècle) de Gérard Seyhers, Galerie Nationale de Prague.

PSAUME 98 proposé par Robert Sigwalt

Psaume 98

1543. Genève 1551
harm. d'après Cl. Goudimel



1. En - ton - nons un nou - veau can - ti - que
Pour cé - lé - brer le Dieu sau - veur;
Ce qu'il a fait est ma - gni - fi - que,
Le - vant pour nous un bras vain - queur.



Le sa - lut de Dieu se ré - vè - le
Et tous les yeux l'ont re - con - nu;
De proche en pro - che la nou - vel - le
Jus - qu'au bout du monde a cou - ru.

2. Dieu fait à son peuple connaître / Sa grâce et sa fidélité; / Et sa justice va paraître / Devant les peuples assemblés. / Vous qui comptiez sur sa promesse / Voyez: le Seigneur se souvient! / Il nous secourt dans sa tendresse, / Il nous relève et nous soutient.



Retrouvez-nous sur Facebook pour deux minutes de réflexion quotidienne :
www.facebook.com/Templeneufdemetz